

LES OMNIVORES DEVIENDRONT-ILS HERBIVORES ?

Annie Hubert

La Semaine de Suzette, une revue pour petites filles que je lisais assidûment il y a quelques cinquante sept ans, publiait un jour un article sur ce que serait la vie quotidienne dans l'an deux mille. Je me souviens que les petites filles du futur n'auraient plus de lits mais dormiraient dans une douce tiédeur en état d'apesanteur, et, ce que je trouvais beaucoup moins drôle, se nourrissaient de pilules de différentes couleurs une ou deux fois par jour. Côté gourmandise, c'était plutôt raté!

Nous voici bien passés le cap de ce deuxième millénaire et d'apesanteur au sommeil point. Côté pilules par contre, ce que n'avait pas prévu l'auteur de l'article, c'est qu'on les avalerait en plus des repas. On n'avait pas encore imaginé le fabuleux destin des gélules magiques que sont les supplé-

ments alimentaires destinés, grâce à leurs apports « essentiels » à faire de nos nourritures des médicaments tous usages.

Il est donc périlleux de prévoir l'avenir. Les projections savantes, les calculs d'avenir de la consommation, les prévisions, sont comme leur nom ne l'indique pas, imprévisibles, on ne sait jamais très bien si, ou quand, ils se réaliseront, et la plupart du temps ils ne concernent que la population du monde occidental. Alors comment imaginer le devenir des omnivores que nous sommes dans leur relation à leurs aliments et plus particulièrement à leur relation à l'animal comme source de nourriture ?

Quittant les projections et les modèles j'ai préféré aborder le thème d'une autre manière. L'avenir

étant par définition insondable, imaginons, avec les constats que nous pouvons faire sur nos sociétés, trois manières de se projeter dans le futur. Disons qu'il s'agit une sorte de fiction pas très étayée par des chiffres, donc, pour certains, peu scientifique, mais qui a autant de chances de frapper juste que des calculs savants.

Je voudrais donc vous proposer trois scénarios culturellement possibles. Il n'est pas de mon ressort d'aborder des transitions et transformations biologiques et environnementales. Ce que j'en dis n'est ni vraiment scientifique, ni purement imaginaire, il s'agit d'évolutions culturelles possibles à partir d'observations faites aujourd'hui dans différentes populations du monde, et qui, bien entendu, n'engagent que moi.

LE CONTEXTE

Pour commencer, on ne peut aujourd'hui encore concevoir une planète peuplée d'un même type de population et bénéficiant tous des mêmes environnements et conditions matérielles de vie. Les scénarios du futur vont donc varier en fonction des cultures qui existent aujourd'hui et se transforment, chacune à sa manière. Et avec le meilleur optimisme du monde, on ne peut vraisemblablement pas encore imaginer que tout le monde sera riche et bien nourri, que tous les citoyens du monde auront accès à toutes les nourritures. Les scénarios possibles qui nous concernent, ne sont imaginés qu'en fonction de nos conditions de vie actuelles dans le monde industrialisé. Pour les autres, l'histoire me paraît déjà plus pessimiste. Commençons donc par les populations gâtées que nous sommes :

Jamais dans l'histoire de l'humanité un groupe aussi important d'individus ne s'est retrouvé dura-

blement à l'abri de manques, disettes et autres famines. Le monde occidental et oriental industrialisé vit une situation unique de pléthore alimentaire. Comme par hasard, les pathologies que nous développons sont liées à cette surabondance de biens : maladies métaboliques, obésité.¹

L'homo Sapiens sapiens est programmé pour savoir stocker de l'énergie potentielle en période d'abondance et pour la mobiliser en périodes de manque. Nous sommes une belle machine à économiser en graisse pour les fois où l'on n'a plus rien à se mettre sous la dent. Mais notre environnement et nos conditions de vie ont changé très rapidement (je veux dire à l'aune des ères géologiques !) et notre corps ne s'est pas vraiment adapté à ces nouvelles situations d'abondance sans fin. Les gros qui étaient favorisés pour la survie, sont aujourd'hui défavorisés pour cette même survie puisqu'ils n'ont pas à faire usage de l'énergie stockée.

Le spectre de la faim ne rôde plus, les terreurs ancestrales sur la peur de manquer se sont estompées et ont pris d'autres formes. C'est peut être ces autres formes qui permettent d'imaginer un avenir différent à la catégorie omnivore sans famine.

Les animaux ont joué un rôle majeur dans nos manières de nous nourrir, toutes populations confondues. Les grands primates que des « mystiques alimentaires » pensent « frugivores » ou tout à fait végétariens, consomment des protéines animales, sous forme de viande de charognes, d'insectes, voire de congénères dans certains cas : ils sont omnivores. Les protéines animales sont les plus rapidement assimilables et les plus facilement disponibles pour notre corps. Si nos ancêtres devinrent chasseurs de gibier, c'est bien aussi pour enrichir leur régime de base. Rien n'empêche de penser qu'en même temps ils consommaient des

¹ Bien que l'obésité commence à devenir aussi un problème chez les plus pauvres, nous verrons comment.

produits animaux sous forme d'oeufs, poissons, insectes et autres créatures. La formation de sociétés de pasteurs, d'éleveurs d'animaux et agriculteurs, offrant un aliment de base assuré d'une certaine pérennité, transforma la démographie humaine. Les humains, mieux nourris, ont proliféré! Le baby boom du paléolithique avait commencé. Omnivores que nous sommes, nous le sommes restés: lait, viande, œufs, poissons se rajoutaient aux céréales de base et augmentèrent le potentiel alimentaire. Mais durant ces grandes et longues périodes, jusqu'à la nôtre, il demeure un trait particulier aux hommes: la faim de viande. C'est vers la viande, le produit animal, et encore plus particulièrement la graisse que sont attirés et se sentent en manque les hommes en période de faim. C'est la vraie faim fondamentale, vers l'aliment qui va le plus rapidement remplir sa fonction nourricière. Il n'y a pas si longtemps, durant la dernière guerre mondiale en Europe, ce qui a manqué le plus, au souvenir de ceux qui l'ont vécue, furent les produits animaux, viande, œufs, fromage, lait, et beurre, on pourrait y ajouter le sucre... tous aujourd'hui sont des aliments quelque peu «diabolisés» par la norme médicale, avec à l'appui l'opinion de certains que la population française ne s'est jamais aussi bien portée que pendant la guerre et ses «manques». A de très rares exceptions près, toutes les cultures humaines ont favorisé la protéine animale à la fois affectivement et dans les représentations pour ses potentiels nutritionnels. Quelques sociétés, sont devenues «végétariennes» au cours des divers pensées philosophiques ou religieuses qui les traversèrent. Mais toutes consomment des produits animaux, poissons et produits laitiers, insectes ou œufs... Le lien entre les animaux et les hommes est fort ancien et complémentaire dans la chaîne trophique: ce circuit où l'on mange celui qui mangera le suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que le mangeur initial soit lui aussi consommé, sous une forme ou une autre.

Pour les quelques sociétés qui ont eu à s'adapter à des conditions extrêmes particulières, comme les zones arctiques, l'animal fut le seul élément permettant la survie. Pour les Inuit et autres populations du grand nord, la chair de mammifères marins et la graisse, de rennes, de poisson, d'oiseaux, représente l'aliment de base. Le végétal y est quasiment absent. Il s'agit d'une adaptation à un environnement difficile, comparable sans doute à celle qu'on connues nos ancêtres des périodes glaciaires.

Pardonnez moi cette digression dans mon discours, mais elle me semblait nécessaire pour bien comprendre l'évolution actuelle dans nos sociétés pléthoriques, industrialisées et urbaines, qui vont me permettre d'établir un premier scénario de ce qui nous attend dans l'avenir.

LE PARADIS RETROUVÉ OU L'OMNIVORE NATURO-MORALISATEUR

L'industrialisation et la vie en zones urbaines, voire en mégapoles à totalement transformé nos relations au monde animal. Pour beaucoup, l'animal n'est autre que l'animal familier, l'ami, sur lequel on déverse une tendresse toute parentale. Un animal vivant est un être «humanisé» dans les représentations de plus en plus fréquentes dans notre société. On s'approche quelque peu d'un modèle «cannibale» si on consomme des animaux. Les premiers mouvements prônant le végétarisme, c'est-à-dire évitant la consommation de viande de «cadavre», sont anciens en occident. Pythagore ne fut sans doute pas le premier, mais ces idées ont eu un regain de force au XIX^e siècle plus particulièrement. Pas pour des idées morales, ou du moins pas encore, mais pour des raisons de santé. Etre végétarien était bon pour la santé, on évitait des maladies, ce qui n'était pas parti-

culièrement faux chez les groupes sociaux élevés qui surconsommaient de tout. Cela n'a jamais été un problème moral ou de santé chez les paysans pauvres, pour qui la faim de viande était prégnante, et pour cause, ils n'en avaient pas beaucoup à se mettre sous la dent. Il y a une quarantaine d'années encore, dans le fonds du Lot, les maisonnées pauvres se «prêtaient» le bout de lard suspendu au dessus de la cheminée, pour donner du goût à la soupe. Ce morceau servait durant des semaines et finissait par ressembler à de la semelle bouillie. Les grandes guerres ont aussi réveillé chez certains cette faim de viande, quand soudain les rations diminuèrent, et parfois disparurent pour un moment. Et je ne parle pas que de la viande mais du beurre, du fromage, du lard, des oeufs, du poisson.

Les philosophies orientales pénétraient lentement l'occident, Ghandi fit de nombreux adeptes chez les Européens éduqués, et le végétarisme de certains prit une tournure philosophique, morale. Il ne s'agissait plus de santé avant tout, mais de respect de la vie. Mais de quelle définition du vivant ? On n'en était pas encore à la pratique jaïniste de se voiler la bouche pour ne pas avaler de petits moucheron et autres insecticules par mégarde, mais il y a un peu de cela.

Ce qui frappe aujourd'hui c'est l'accroissement du nombre de jeunes végétariens, pour des raisons morales. C'est un phénomène qui semble toucher davantage le monde anglo-saxon, urbain, mais pas seulement : il y a une communauté importante de jeunes végétariens à Barcelone par exemple. La viande, la chair, un luxe pour de nombreux de leurs parents et grand parents est devenue un objet de dégoût. Imaginons que cette situation se développe et que nous ayons une jeune génération d'une majorité anti-viande. Mais ce n'est pas tout, cela peut aller plus loin et atteindre l'absolutisme des végétaliens qui renient tout produit animal et surtout les mouvements pour le respect animal (dont l'origine est ici encore,

anglo-saxonne). Non pas que les animaux n'aient pas des droits et n'aient pas droit au respect, loin de moi cette idée, mais il s'agit ici d'une mystique assez particulière. On ne touche pas aux produits animaux, c'est-à-dire qu'on n'utilise pas la laine ni la soie, ni le cuir, on ne consomme ni le lait ou ses dérivés, ni les oeufs, pas de couettes en plume, pas de miel, pas de cire, bref, on exclut de son quotidien tout ce qui a de près ou de loin à voir avec l'animal. Cette mouvance militante illustre bien l'éloignement entre l'homme et des créatures qu'il dit appartenir au monde du vivant. Là se place une grave erreur. Biologiquement, et pour le moment, la définition du vivant est la présence d'ADN. Or, tout le monde végétal est vivant aussi : gare au cri de la salade lorsque vous croquez une feuille de romaine. De quoi parlent donc ces mouvements idéologiques ? On peut se demander s'ils ne sont pas nés du trop, du plein, qui caractérise nos sociétés riches qui leur offrent une excellente plateforme pour se développer idéologiquement et politiquement. Un exemple, encore marginal, de ce type de dérive est la mode actuelle, sans doute temporaire, qui diabolise le lait et les produits laitiers. Nous avons eu la diabolisation du gras, du sucre, des viandes rouges, de tout ce qui avait manqué et fut désiré si longtemps par d'autres générations. Il nous manquait donc celle-là. Sans vouloir me poser comme experte à tous crins, il y a dans cette mouvance une absence totale d'arguments scientifiques valables dans le corpus de nos connaissances actuelles. Elle relève clairement des mouvements mystiques décrits plus haut, et qui risquent dans un avenir plus ou moins lointain de devenir des mouvements inscrits dans des mouvances politiques. Tout ceci est sans doute issu de la séparation qui s'est faite dans les cultures industrialisées entre l'environnement rural et les animaux, domestiques ou sauvages. Il y a eu une sorte d'anthropomorphisation à la fois de la nature et des créatures qui s'y trouvent, dans une totale absence de rigueur de pensée, et basée sur des notions d'affect plus que de raison.

Imaginer une alimentation humaine sans produits animaux est possible, les végétaliens le savent bien, ce qu'on omet de dire c'est que le temps et le calcul nécessaire pour arriver à un équilibre acceptable sont assez considérables. On peut le comprendre idéologiquement, mais on peut se demander aussi quel mal il y a à traire une vache, manger un œuf ou se faire une tartine de beurre? Cette politique est-elle applicable à tous? C'est ici que naît mon premier scénario,

LES OMNIVORES RICHES

On pourrait donc dériver vers une loi qui va faire des animaux des citoyens avec des droits : à la vie bien entendu, mais aussi au bien être, à la retraite, aux soins médicaux, bref, ils vont devenir une catégorie assimilable à l'humain. Je n'ai personnellement rien contre cela, la cruauté gratuite envers les animaux m'a toujours révoltée, mais les animaux font partie à la fois de notre environnement et de nos modes de vie, alimentaires entre autres. Les vaches gambaderont dans la campagne, ne donnant leur lait qu'à leurs veaux, les poules et autres gallinacés redécouvriront la vie sauvage dans la forêt, les cochons redeviendront sangliers (il faudra se défendre farouchement contre la déprédation qu'ils feront dans les cultures), tout espace vaguement cultivable sera cultivé, nous remplacerons la laine par l'acrylique, la soie par le nylon, le cuir par le plastique ce qui demandera encore plus de développement pétrochimique. Car il faudra songer à ne pas dilapider le patrimoine végétal planétaire avec usage excessif de fibres végétales, bois et autres produits « naturels ». Notre cuisine sera transformée : fruits et légumes, céréales à tous les repas, et comme les humains sont des êtres d'habitude, pour les consommateurs de produits laitiers on fera avec le soja! c'est déjà quasiment fait d'ailleurs : lait, yaourts, fromages et autres desserts s'étalent sur tous les linéaires de super marchés. Et ici il y a de quoi sonner l'alarme : le soja, n'en déplaise aux mystiques, n'est

pas un aliment de base chez les populations asiatiques sensées être en tellement meilleure santé que nous! Cette légumineuse renferme des oestrogènes végétaux, les sujets qui en consomment beaucoup, voire trop, par rapport aux consommations plus que modérées des populations asiatiques, ont des taux de phyto-estrogènes dans le sang circulant bien plus élevés que chez les Asiatiques. Ceci pourrait avoir des conséquences imprévues, voire fâcheuses pour la santé, dans le long terme.

Nous voilà dans une société végétalienne, qui devra bien entendu être réglementée, la production mondiale de céréales et de légumineuses sera accrue, la consommation de produits animaux sera prohibée et se fera illégalement, à travers une sorte de marché noir. Reste à savoir si les gros auront disparu, si les maladies coronariennes seront devenues une chose du passé, comme aujourd'hui la peste noire, et si l'on devra pas exercer un contrôle draconien sur la population animale qui dans ces conditions risque fort de nous disputer les terres fertiles de la planète. Les omnivores ne seront plus omnivores, métaphoriquement ils auront franchi le pas et seront devenus herbivores pour une illusoire pacification du monde par le respect de ce qu'ils considèrent vivant. Je ne peux m'empêcher de signaler ici que les Brahmanes végétariens sont ceux qui ont assassiné le pacifiste Ghandi... et que les moines thaïlandais qui élèvent des tigres avec un régime végétarien pour leur enlever leur agressivité naturelle, ne peuvent les empêcher de retourner à la forêt et de reprendre leur rôle de prédateurs.

L'OMNIVORE CHEZ LES ANIMAUX HEUREUX

Le deuxième scénario raconte une histoire un peu différente. Les animaux auront le droit au respect

de leur être, et à une vie correspondant à leurs besoins et leur environnement naturel. Nous aurons donc un monde développé où les vaches, poules, et autres moutons seront libres, ou du moins dans l'illusion de la liberté, dans la nature, et vivront selon le rythme qui leur est propre. Ceux qui seront mangés, seront tués « humainement », sans angoisse ni douleur par un système d'abattoirs qui existe déjà si j'en crois certains écrits, où les tâches sont distribuées de telle manière que personne n'est à proprement parler personnellement responsable de la mort de l'animal. Un peu comme le système mis en place dans les camps de concentration nazis. Mais les omnivores pourront manger des animaux heureux ! sans mauvaise conscience. Les producteurs produiront moins, les contraintes d'élevage et d'exploitation étant bien plus grandes, et la préoccupation sanitaire sera omniprésente en toile de fond. Comme tout cela coûtera très cher, les humains mangeront sans doute moins de viande et plus de légumes et de céréales qu'aujourd'hui, ce qui pourrait avoir des effets bénéfiques sur leur santé. Le lait, les œufs et tous les produits animaux qui n'impliquent pas la mort de ces derniers, seront toujours présents et agrémenteront heureusement les repas. L'alimentation sera un peu moins régulée par la morale que dans le scénario précédent, ce qui donnera davantage de temps pour aider à la gestion de la nature de ceux qui ne peuvent se payer le luxe de se nourrir d'animaux épanouis et heureux ailleurs dans le monde.

LE MONDE À DEUX VITESSES ET L'ENFER DU PROPRE

Nos descendants, s'ils suivent notre voie, vont devenir de plus en plus méfiants envers la nourriture et plus particulièrement envers les animaux, sales bêtes qui véhiculent des prions, virus et autres menaces planétaires pour la survie de l'espèce. On

sera végétarien par prudence, ayant enfin à coups de fauchage de prés et de protestations, tordu le cou aux producteurs d'organismes (végétaux !) génétiquement modifiés. Les cuisines seront des laboratoires où les surfaces resteront stériles, pas la moindre petite bactérie même inoffensive ne pourra plus traîner dans les coins. L'omnivore sain, dans son milieu purifié, stérilisé et ultra propre, aura du mal à voyager sans emporter ses propres aliments, sorte de cashrout laïque, et se contentera de regarder les sauvages manger leurs nourritures, car peu immunisés aux microbes étrangers, ils risqueraient les pires maladies. La nouvelle science des « nutrigénomiques » qui profilera les besoins nutritionnels selon le génotype de chaque individu pour le « protéger » des maladies, risque aussi de priver les omnivores que nous sommes du plaisir partagé du repas et de la gourmandise. La cuisine laboratoire produira des équations de nutriments et ce, spécifiquement pour chaque convive, si convive il y a. Il se peut aussi que cet état de choses interdise, ou du moins entrave, la joyeuseté d'agapes communes.

Nos descendants donc risquent d'être moins heureux que leurs animaux côté cuisine et gourmandise. Ils ingurgiteront des nutriments qui correspondront à leur profil génétique, et les menus se liront comme des ordonnances. A moins que, plus fort que la norme, le partage qui crée le lien social, l'échange et l'amour, relativise cette relation nombriliste à l'aliment.

Nous aurons un monde à deux vitesses : les riches, industrialisés puis retournés à une nature savamment managée, et les autres. Les autres avec moins d'eau, moins de bonnes terres, moins de tout, et pour qui les produits animaux seront un luxe désiré, désirable et le plus souvent inaccessible. Ce qui donnera des carences alimentaires, et une population fragilisée. Je me souviendrai toujours qu'étant au Brésil au moment de la crise de la vache folle,

des paysans sans terre me disaient «vous savez, envoyez-nous vos vaches au lieu de les tuer et les jeter, nous ça nous est égal qu'elles soient malades, on les mangera quand même, il faut pas gâcher la viande comme ça! et nous on en a jamais assez!»

Les riches se payeront le plaisir de consommer quelques animaux heureux, beaucoup de fruits et de légumes souvent cultivés par les plus pauvres, vivront très vieux et mourront en bonne santé.

ET LE POISSON DANS TOUT ÇA ?

C'est un peu la même histoire. Pour les prosélytes du respect animal, je ne vois pas comment ils pourront faire la différence avec les poissons, qui sont vivants aussi et qui ont tout autant le droit au respect. On laisserait donc la mer aux poissons et autres bestioles marines. Cela pour le scénario numéro 1. Pour le scénario numéro 2, il faudra inventer un système de pêche qui ne prenne que des poissons vieux, qui ont joyeusement vécu leur vie de poisson et que l'on pêchera sans qu'il souffrent.

Pour le numéro 3, le poisson devient le met de luxe des riches, les pauvres récoltent les petits bouts que les autres ne veulent pas, les feront sécher et en consommeront de toutes petites quantités histoire de varier le quotidien.

On peut alors se demander si les cultures du grand nord dont la viande est l'aliment de base auront encore droit de cité ? ou bien seront-elles assistées par des livraisons de sacs de blé, riz, manioc ou autre aliment végétal ? Comment se procureront-ils les lipides nécessaires à leur organisme, pour combler leurs dépenses caloriques ?

Et s'il y avait une manière moins idéologique de penser l'avenir de l'omnivore ? sans vouloir se

projeter dans un futur lointain, quelques indices m'incitent tout de même à l'optimisme.

L'UTOPIE : UNE MONDIALISATION POSITIVE EN BONNE ENTENTE ANIMALE.

Il y a maintenant bien des années on nous prédisait un monde où la pauvre ménagère enfin libérée du fardeau de la cuisine pourrait se faire envoyer des repas tout prêts d'une immense cuisine centrale, un peu genre Commune populaire Chinoise mais en mieux. Ces récits futuristes illustraient une représentation mécaniste de la science et une foi sans limites sur ses possibilités. Elle allait transformer l'Homme en un être rationnel et raisonnable. C'était tout de même oublier quelque chose de primordial : la gourmandise, le plaisir de manger des bonnes choses. Nous sommes des animaux, et en tant que tels programmés pour vivre et nous reproduire. C'est pour cela que les deux activités vitales pour la survie de l'espèce, en l'occurrence la sexualité et l'alimentation sont presque par nécessité des sources de plaisir, et que d'ailleurs, dans la plupart des cultures elles sont associées. Il était donc peu pensable d'envisager une humanité sans bons repas. D'autant que, pour remonter à nos très lointains ancêtres, la domestication du feu et l'invention de la cuisine furent sans doute le début des processus de socialisation. On est devenu une famille, puis une tribu, sans doute autour de ce foyer initial où cuisaient des aliments que l'on partageait, scellant ainsi amitié, alliance, coopération : un embryon de société.

Les nourritures du monde sont infinies. Chaque culture humaine, par le passé ou dans le présent, a choisi ce qu'elle allait nommer « aliment » et décidé de ce qui serait « bon », et comme l'a dit Levi

Strauss, bon non seulement au goût, mais également bon à penser. Ce qu'il y a de nouveau dans notre fin de siècle, c'est l'accès que nous avons à toutes les nourritures de la planète. Ce que l'on appelle la mondialisation, permettrait en fait de mettre à disposition de tous, les produits de tous. Les cuisines les plus diverses, les gastronomies les plus étrangères sont à portée de bouche. Et cela ne donne pas lieu, comme beaucoup le craignent, à la « macdonalisation » du monde. Disons tout de suite ici que le phénomène dit « fast food » n'est pas quelque chose à craindre ou honnir. Pour deux raisons. Tout d'abord parce que le type macdo et autres sont un simple passage dans la vie alimentaire de jeunes qui y retrouvent un espace de liberté : on peut y faire tout ce que l'on a pas le droit de faire à la maison. Il se trouve que dès qu'on a grandi et qu'on se met « en ménage », on revient à des comportements alimentaires plus classiques. Deuxièmement parce que, pour tout le monde, il peut y avoir des « fast food » délicieux et différents. Ces cuisines de rue existent depuis des millénaires dans d'autres parties du monde.

Pour en revenir à la mondialisation, selon certains, elle permet la mainmise de grands industriels sur les denrées alimentaires de tous, et mène à des productions délétères et nocives pour la santé comme pour l'environnement. Certes, ces angoisses ont peut être lieu d'être, et elles sont particulièrement actives dans les sociétés riches mais nous pouvons aussi maintenir notre espace de liberté et agir, individuellement ou collectivement sur la sélection des aliments. J'imagine dans les années à venir un pouvoir croissant des mangeurs et producteurs, qui ne se veulent plus idiots, mais libres et capables d'infléchir des politiques néfastes. Des éleveurs heureux et des agriculteurs sereins. Nous n'avons pas encore bien réalisé la force de persuasion que peut constituer une population décidée à choisir et à ne plus se laisser imposer sa manière de

se nourrir ni se laisser enfermer dans une « norme » qu'elle soit médicale, moralisante ou politique. Ceci est évidemment quelque peu utopique dans la mesure où les politiques planétaires ne le permettent encore pas. Mais cela serait le plus beau scénario.

Toujours au sujet de la mondialisation, ce qu'il faut retenir, c'est que l'éventail de produits disponibles, partout, et de partout, va être abordé différemment par les différentes cultures culinaires. Chaque tradition gastronomique va « traduire » à sa manière le produit, lui donner ses propres caractéristiques, l'intégrer à son répertoire. Ce qui fait que la diversité reste continue : chacun se transformant en même temps, les écarts demeurent et la variété aussi.

Enfin, nous assisterons à l'accroissement de ce que j'appelle le « métissage culinaire ». Des chefs, des cuisiniers ou cuisinières curieux et créateurs vont marier les goûts et les produits issus de traditions différentes, pour en faire quelque chose de neuf. Cela se passe déjà, c'est visible dans les tendances actuelles des grandes cuisines du monde. Une nouvelle et grande valorisation des fruits et des légumes frais se fait jour mais aussi d'une grande variété de produits animaux pour les accompagner. Nous allons vers une ère culinaire où le végétal aura une place importante mais non pas de monopole, vers un millénaire qui a toutes les chances d'être celui d'une explosion de la variété gastronomique, à condition que nous ayons également réussi à redistribuer équitablement les richesses alimentaires de notre belle planète où, chiffres à l'appui, on sait qu'aujourd'hui une personne meurt de faim toutes les trois minutes.

